

Pour une culture populaire

Extraits de Paul Ariès, *Le socialisme gourmand*,
La Découverte, 2012

Publié dans *Moins!*, novembre 2013, www.achetezmoins.ch

Il est erroné de penser que les cultures populaires n'ont été que des sous-produits de la culture dominante, comme s'il ne pouvait exister, dans une société de classes, qu'une seule et unique façon de sentir, de penser, de rêver, d'être. On a trop vite assimilé dans les patois (qui sont des langues à part entière) l'absence de mots pour désigner les abstractions – ou la nécessité de les inventer à partir de mots concrets – comme la preuve d'un manque. On a entériné l'idée que la société de consommation serait une société venant combler un manque. Avant elle, il n'y avait pas rien, il n'y avait pas un «vide à combler», mais des cultures populaires; de même que dans les patois s'exprimait un autre rapport à soi, aux autres, à la nature. Il existait ainsi toute une syntaxe (de la vie) qui ne reposait pas sur la mise en avant du sujet (du moi) isolé.

Les milieux populaires ont toujours expérimenté des formes de vie «autres». Comment faisait-on et comment fait-on encore aujourd'hui pour vivre (et «vivre» malgré tout) et pas seulement survivre, sans beaucoup d'argent, sans épargne? Quelles valeurs ont-elles émergé de ces modes de vie?

Les valeurs ouvrières sont nées dans/par les métiers et au sein des quartiers et faubourgs populaires faits souvent de petits logements ou de maisons jumelées. Ces valeurs ont transité par les coopératives, les mutuelles, les syndicats et la politique, mais aussi par les écoles professionnelles et le domaine des loisirs (cafés, bals, jardins où l'on ne cultivait pas seulement de quoi se nourrir). Elles sont nées du sentiment d'interdépendance vécu par les ouvriers au sein de l'entreprise, mais aussi du quartier, par les services rendus entre voisins, par l'importance de la famille, par l'éducation «collective» des enfants, qu'ils se trouvent dans la rue sous le regard de tous ou de passage au sein d'autres familles. Elles sont nourries de savoirs empiriques, locaux, pratiques, coopératifs. Comment provoquer aujourd'hui dans le corps social des énergies capables de réactiver ce travail d'autochtonie et de se réapproprier des moyens de vivre? La fête, la célébration de la beauté, la poésie constituent trois puissants dissolvants de l'angoisse existentielle dont se nourrit le système.

Redécouvrir la fête

La fête n'est pas une invention récente. On a beaucoup plus joué dans le passé qu'aujourd'hui. Les pauvres jouent plus que les riches. Le capitalisme, c'est d'abord l'extinction de la fête avant d'avoir été sa marchandisation. Il a fallu mettre le peuple au travail, le discipliner, lui désapprendre à vivre. Les gauches ont malheureusement bien peu permis au peuple de jouer: on a même refoulé la place du jeu dans nos actions, nos mots d'ordre, nos chants, nos slogans, etc.

La vraie question est celle de l'organisation du temps libre. Le socialisme gourmand est celui de la centralité de la fête dans nos existences. Le jeu ne s'oppose pas au sérieux, au conflit de classes... mais à l'ennui. Le jeu est ce qui permettra déjà de rendre les modes de vie populaires désirables, même par les plus riches. Il y a urgence à apprendre à voir le jeu là où on ne le soupçonne pas: dans la manifestation, la grève, la réunion, comme dans le travail. [...]

Notre recours aux fêtes est rare et obsessionnel, nos imaginations si prévisibles et politiquement impuissantes. Ni les unes ni les autres ne savent inspirer une véritable transformation sociale. «*Tandis que la fête dépérit, notre vie imaginaire s'est aussi anémiée. Jadis éclatante, aujourd'hui elle vivote chichement et timidement. Nos rêves nocturnes sont vite oubliés. Nos rêves éveillés sont furtifs, clandestins et non partagés. Incapables de forger des images fantasques pour notre compte, nous avons abandonné le terrain à la production de masse. Walt Disney et ses imitateurs l'ont peuplé de souris vertueuses et d'amicales mouffettes. Les producteurs de cinéma de bas étage et d'une télévision stéréotypée y ont ajouté des symboles d'une grande banalité et des situations sans surprise.*»(1)

Renouer avec le sens du beau

L'enlaidissement du monde est la cause méconnue de son effondrement écologique, politique, éthique et sociale. La gauche subit aujourd'hui l'anesthésie esthétique que secrète le capitalisme. La question de l'esthétique n'est plus que marginalement traitée alors qu'elle fut au cœur des courants présocialistes, socialistes utopiques et de nombreux compagnons de route du socialisme tant au XIXe que XXe siècle. Nous souffrons d'une incapacité de sentir. J.-C. Besson-Girard égrène les facteurs responsables de cette désensibilisation: «*Le triomphe du modèle de croissance des sociétés industrielles a largement contribué à la dégradation de la faculté de sentir. Ainsi, la force du système dominant fut de nous anesthésier d'abord pour nous retirer toute velléité de résistance, donc de création. Dans les pays enrichis sur le dos des appauvris, l'invention et la propagation du confort ont été et demeurent le produit anesthésiant par excellence*»(2).

Réaffirmer la centralité de la question de la beauté est un acte politique. En luttant contre la «pub-tréfaction» des paysages, par exemple, mais également en se rappelant que «*toute révolution a pris naissance dans la poésie, s'est faite d'abord par la force de la poésie [...]. Il ne s'agit pas de mettre la poésie au service de la révolution, mais bien de mettre la révolution au service de la poésie*»(3). L'intellect et l'émotion, l'imagination et la raison, le profane et le sacré ne s'opposent pas. Bien au contraire. Les corps parlent, surtout lorsque le peuple est interdit de parole langagière depuis trop longtemps. [...] Peut-être, pour reprendre une formule de Julia Kristeva, il ne s'agit plus tant de faire de la poésie que de vivre poétiquement.

(1) H. Cox, *La Fête des fous*, Seuil, 1971

(2) J.-C. Besson Girard, «Un moment paradoxal», *Le Sarkophage*, 5, 2008

(3) *L'Internationale situationniste*, 8, janvier 1963